

# Thomas-Joseph Arnaud

Préface d'Alexandre Dumas



## VOYAGE AU PAYS DE LA REINE DE SABA

SUIVI DE

Thomas-Joseph Arnaud et Alexandre Vayssière  
EN ÉGYPTE

Pygmalion

Extrait de la publication

Thomas-Joseph Arnaud

VOYAGE AU PAYS  
DE LA  
REINE DE SABA

Présenté par Claude Schopp

« J'aurais aimé à connaître Arnaud, avec sa barbe de zouave, son sérieux, ses bougies, son héroïsme négligent, son génie simple et charmant de l'aventure. Peut-être, sans le savoir, suis-je allé chercher à Saba son ombre ? »

*Antimémoires*, André Malraux

Thomas-Joseph Arnaud fut le premier voyageur européen à atteindre Mareb, capitale du mythique royaume de la reine de Saba. Il fit de son voyage une passionnante relation, imprimée dans le *Journal asiatique* mais qui ne parut jamais en volume.

Avant d'entreprendre ce périlleux périple en péninsule Arabique, il avait vécu un an et demi au Caire dont il a décrit, en collaboration avec son compagnon de voyage, Alexandre Vayssière, la vie quotidienne au temps de Méhémet-Ali. Ce témoignage exceptionnel fut, lui aussi, presque ignoré des éditeurs.

Pourtant, un écrivain, et pas des moindres, décela l'intérêt capital de ces récits : Alexandre Dumas qui, les jugeant aussi amusants qu'instructifs, leur consacra une longue préface dans laquelle il peignit le portrait de ces audacieux voyageurs et chanta leur découverte de mondes nouveaux.

Ces textes, enfin réunis dans un volume, méritent sans conteste de rejoindre la collection des « Grands Récits d'exploration ».

Pygmalion

Extrait de la publication

VOYAGE AU PAYS  
DE LA REINE  
DE SABA

*suivi de*

EN ÉGYPTE



THOMAS-JOSEPH ARNAUD  
ALEXANDRE VAYSSIÈRE

VOYAGE AU PAYS  
DE LA REINE  
DE SABA

*suivi de*

EN ÉGYPTÉ

*Préface d'Alexandre Dumas*

Présenté par Claude Schopp



Pygmalion

Les patronymes et les toponymes ont été vérifiés, corrigés et unifiés, autant que faire ce pouvait. Cependant la transcription en caractères latins des termes arabes demeurant variable et aléatoire, nous avons retenu de préférence les graphies attestées à l'époque de la rédaction des textes.

C. S.

Sur simple demande adressée à  
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 2011, Pygmalion, département de Flammarion  
ISBN : 978-2-7564-0671-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Alexandre Dumas à Jules Martinet<sup>1\*</sup>

À Monsieur le gérant de *L'Ordre*

Mon cher ami,

Permettez-moi de vous recommander à la fois deux bons amis à moi et un bon ouvrage à eux.

J'ai un grand désir de vous voir recevoir de votre mieux les hommes et le livre. Les hommes parce que je les aime ; le livre parce qu'il m'a amusé.

Vous comprenez, mon ami, j'ai une prétention, prétention ridicule peut-être. C'est que lorsqu'un livre m'amuse moi qui en fais, des livres, c'est que le livre doit à bien plus forte raison amuser les autres.

Or, le livre de MM. Arnaud et Vayssière m'a amusé, comme m'aurait amusé un volume d'Hérodote perdu,

---

\* Cette lettre précède la publication de *La Mer Rouge* dans le journal *L'Ordre*.

ou un volume de Levaillant retrouvé<sup>2</sup>. Jusqu'à présent, en fait de voyages amusants, je ne connaissais guère que ceux d'Hérodote, ceux de Levaillant, et les miens ; à ma grande joie, moi qui adore les voyages, j'espère que le cercle va s'étendre et qu'il y aura désormais un voyage amusant de plus.

Il est bien entendu que je ne vous parle pas des voyages imaginaires – ceux-là sont toujours bien plus amusants que les voyages réels. Savez-vous avec quoi les Anglais recrutent leur marine ? C'est avec Robinson Crusoé et Gulliver ; et la marine anglaise, à la supériorité de laquelle on a cherché tant de causes, n'est peut-être la meilleure de toutes les marines réelles, que parce qu'elle a les deux meilleurs voyages fantastiques qui aient jamais existé.

Malheureusement, cher ami, le voyage que je vous recommande est un voyage réel, comme peut l'attester la magnifique collection d'oiseaux, de mammifères, de pachydermes, d'insectes, de coquillages et de plantes marines et terrestres que mes deux amis ont rapportée, collection dans laquelle se trouvent une dizaine d'exemplaires qui manquent au Musée, et trois ou quatre sujets complètement inconnus.

Au reste, soyez tranquille – je n'insisterai pas là-dessus –, la description de ces intéressants mollusques et de ces curieux lépidoptères appartient à MM. Guérin-Méneville et Petit de La Saussaye<sup>3</sup>, lesquels s'en acquitteront infiniment mieux que moi. Je me contenterai, moi, de vous parler des hommes qui les ont rapportés ; de vous raconter, pour éveiller votre intérêt, quelques-unes des circonstances assez difficiles dans lesquelles ils se sont trouvés ; – après quoi je vous dirai peut-être un mot de cette grande question d'Orient dont la lucidité de nos hommes d'État a fait la question la plus embrouillée qui ait jamais existé ; – or j'ai encore la



prétention, – je suis plein de prétention, moi, – qui de bon compte ai fait une cinquantaine de drames, – de porter la lumière où je vais. J'éclaircirai donc en quelques mots la question de manière qu'il n'y aura plus que ceux qui y verront trop qui feront semblant de ne pas y voir.

D'abord, mon cher ami, je vous préviens d'une chose, – c'est que lorsque vous verrez mes deux amis, avec leur chéchia rouge à longue houppe bleue, avec leur tête rasée, avec leur longue barbe, avec leur teint hâlé, vous les prendrez pour des Arabes, et vous chercherez des yeux notre savant Saulcy<sup>4</sup> pour vous servir d'interprète. Tant que vous vous adresserez à Arnaud, qui a perdu pendant seize ans de séjour en Orient l'habitude de parler, vous pourrez bien rester dans l'erreur car Arnaud ne vous répondra probablement que par un signe de tête, un clignement d'yeux et ce fin sourire qui n'appartient qu'à lui, le rêveur poète. Mais quand vous vous adresserez à Vayssière, vous serez détrompé ; car, je vous en préviens, vous trouverez cette verve languedocienne accompagnée de cet accent méridional qui font ou plutôt qui feraient qu'en fermant les yeux, vous croiriez entendre Méry vous raconter sa Floride enchantée ou sa guerre magique du Nizam<sup>5</sup>.

Vous voilà donc prévenu. C'est à un poète et à un homme d'esprit que vous avez affaire. L'un a passé aux fumées de tombak<sup>6</sup> et à la vapeur de l'opium, toutes ces traditions de l'Orient, chapelet sans fin, dont les mille et une nuits ne sont qu'une perle égrenée. L'autre a recueilli l'anecdote vivante, le fait contemporain, l'histoire d'avant-hier, d'hier, d'aujourd'hui, courant le littoral de ce grand ruban qu'on appelle la mer Rouge sous l'uniforme de l'Arnaute ou sous le manteau du Bédouin. Vayssière, c'est le récit incarné. Dites-lui de raconter ; et, comme le rocher frappé de la baguette

de Moïse<sup>7</sup>, sa bouche s'ouvrira pour laisser échapper, avec une abondance toute miraculeuse, l'eau pure et désaltérante de la narration.

Mais aussi faut-il que vos lecteurs lui donnent liberté entière de raconter. Je sais par expérience que tout n'est pas facile à dire lorsqu'il s'agit de l'Orient. J'ai eu à narrer moi-même l'histoire de certain bain turc au Caire, et la légende de certaine pantoufle retournée à Tunis ; et Dieu sait la peine que l'un et l'autre m'ont donnée\*.

J'ai acquis, au reste, aux tours de force de ce genre exécutés par moi, une certaine facilité de dire les choses les plus étranges et les plus ardues, qui émerveille jusqu'aux prédicateurs, et je vous promets que, toutes les fois que Vayssière sera embarrassé pour vous dire une chose qui ne peut pas se dire, je lui viendrai en aide, et c'est moi qui vous la dirai.

Comment ces deux hommes si opposés de caractère et d'esprit se sont-ils rencontrés, et unis de façon que rien probablement ne saurait les séparer désormais ? Je vais vous le dire. Mon récit à moi sera comme une préface à leur récit, et l'on me pardonnera de retarder leur entrée dans vos colonnes, quand on saura que cette lettre a pour seul et unique but de vous parler d'eux et de les faire connaître à vos lecteurs ; de telle façon que lorsque vos lecteurs les verront apparaître, ils les salueront comme deux amis.

Arnaud était en Égypte depuis 1834, et dans l'Arabie depuis 1835. Lorsque Vayssière le rejoignit, il avait

---

\* Voir le *Voyage en Égypte* pour le bain [*Quinze jours au Sinâï*, chapitre II. Les Bains, dans lequel « un enfant de quatorze à quinze ans » offre au narrateur un service particulier]. – Voir *Le Véloce* pour la pantoufle [*Le Véloce*, chapitre intitulé « Tunis la Blanche », dans lequel une juive se plaint de son mari qui a voulu la sodomiser].

déjà visité D'jeddah, Moka, San'a, Aden : il avait retrouvé les ruines perdues de l'ancienne Saba, déjà découverte par un voyageur qui y avait été assassiné ; il en avait rapporté cinquante-six inscriptions dont chacune avait dix fois failli lui coûter la vie et qui ont servi à compléter l'alphabet de l'ancienne langue sabéenne, la même probablement que la langue liturgique des Abyssins appelée guez. Il était revenu à Aden presque aveugle et dans la dernière misère. Alors, les Anglais, qui ont de l'argent pour tout, avaient voulu lui acheter ses inscriptions qu'il avait refusé de vendre, quelque prix qu'on lui en offrît ; peut-être allait-il mourir de faim près de son trésor, lorsque le père Séraphin, l'aumônier des régiments irlandais, en garnison à Aden, le recueillit.

Alors un négociant français lui prête deux cents francs, avec lesquels il revient à D'jeddah. Là, M. Fresnel, notre consul, bon et excellent homme, orientaliste profond et qui pourrait se faire passer pour Arabe, s'il ne parlait trop purement la langue du Coran<sup>8</sup>, le reçoit, reconnaît ses inscriptions, les traduit, et, sur cette étude, envoie un travail au *Journal asiatique*, travail accompagné d'une notice sur les restes de cette fameuse digue de Saba, qui faisant un lac de deux ou trois torrents servait à irriguer une immense plaine, fertile alors, et qui, en se brisant, a fait de cette plaine un désert. Un empire, l'empire des Tobbas, fut entraîné par ce torrent, et les tribus sabéennes émigrèrent alors dans le Diar-Bekir, dans la Barbarie, dans la presque île du Sinaï et jusque dans la Judée, sur les bords de cette mer intérieure dont ils avaient entendu parler, mais qui leur était inconnue.

Enfin, en 1847, le ministère à qui ces notes et ces travaux avaient été envoyés comprit les services qu'il pouvait attendre d'un homme qui, réduit à ses propres

forces, avait fait un si dur et si périlleux voyage, et il lui donna mission de retourner à Saba, afin d'y relever dans une seconde investigation tout ce qu'il pouvait avoir oublié dans la première.

Ce fut alors que, revenu au Caire pour acheter les objets indispensables à ce voyage, il y rencontra Vayssière.

Après sept ans de service et quatorze campagnes en Algérie, Vayssière était parti un beau matin pour l'Égypte, conduit par ce même esprit aventureux qui, onze ou douze ans auparavant, y avait amené Arnaud. Il habitait l'Égypte depuis deux ans, avec le grade d'adjudant major au ministère de la Guerre.

C'était encore notre digne et loyal compatriote Clot-Bey<sup>9</sup>, cette providence des Européens à qui il a fait tant de bien et qui lui ont fait tant de mal, – qui par son influence lui avait conquis cette position. Alors logés dans le même hôtel, ils font connaissance ; le voyageur entraîne le voyageur, Vayssière donne sa démission. Tous deux partent pour Suez, arrivent à D'jeddah où ils retrouvent M. Fresnel, partent pour Hodeidah où ils arrivent au mois d'août. Là, il fallait commencer à justifier la présence de deux étrangers, la susceptibilité des Arabes est grande, leur défiance toujours éveillée. Naturalistes, ils ramassent des coquillages, toujours menacés par les gens du Tehama qui ne peuvent comprendre que des hommes raisonnables, que des esprits sérieux quittent leur pays, fassent huit cents lieues pour ramasser un narval ou un bernard-l'hermite. Au reste, la paix était à peu près rétablie : on n'assassinait plus que tous les jours au lieu d'assassiner toutes les heures.

Ils partent pour Zebid. Le voyage avait pour but de prendre dans cette ville un ami de M. Arnaud – Seid-Salem – descendant en ligne droite d'un apôtre de

Mahomet. Le respect qu'on lui portait dans tout l'Yémen assurait la mission des deux voyageurs, s'ils pouvaient s'adjoindre ce troisième compagnon. Mais, avant tout, ils devaient aller explorer cette petite province, couverte de ruines, que les Arabes nomment le Nedjeran. Aucun Européen n'avait encore pénétré parmi ce débris de villes inconnues. Il y avait, on en conviendra, de quoi tenter leurs deux imaginations méridionales. – Malheureusement, l'homme propose et Dieu dispose. – Seid-Salem venait de se marier lorsque les Européens arrivèrent chez lui ; plus malheureusement encore, sa femme était jolie. Le moyen d'exiger qu'il la quittât au milieu de cette lune de miel que l'Orient a inventée, et qui, à cause de la distance sans doute, luit si rarement en Occident !

À son défaut, Seid-Salem leur donne deux soldats de la tribu de Yam : les deux soldats déposèrent leurs armes en cautionnement, et prononcèrent le fameux *fi-oudji* – sur ma barbe. Quand on est sur la barbe d'un Arabe, on peut être tranquille : fût-on Européen, l'Arabe se fera tuer pour vous. Malheureusement, toujours au moment de partir, l'iman de San'a descendait de ses montagnes pour reconquérir son ancien territoire, ou plutôt le territoire de ses prédécesseurs, un instant envahi par Turki-Bilmez, – cet aventurier dont Arnaud vous racontera les aventures.

Il y a donc rencontre entre les troupes de l'iman et celles du chérif Hussein, à qui Méhémet-Ali avait en 1840 confié le commandement de tout le Tehama. Ces troupes, qui n'étaient pas payées (nous parlons bien entendu des troupes de Méhémet-Ali), ces troupes faisaient, dans le treizième siècle de l'hégire, ce que faisaient nos *condottieri* dans le treizième siècle de Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'elles pillaient, volaient, violaient que c'était bénédiction. Mais en échange elles se

battaient peu. À la première rencontre, elles abandonnèrent le chérif, passèrent à l'ennemi, laissant, et c'était encore fort heureux, au chérif Hussein, blessé à la cuisse, la faculté de se retirer avec trois cents hommes à peu près dans une petite mosquée, où il se défendit près d'un mois ; peut-être, tant l'attaque des Arabes était savante, s'y défendrait-il encore, comme Hector dans Troie ou comme M. Joaquin Suarez dans Montevideo<sup>10</sup>, si au bout d'un mois la petite vérole ne se fût mise parmi ses hommes ; il en mourait dix ou quinze par jour, il fut donc forcé de se rendre, et avec lui Moka, Zebid, Bayt al-Faqih tombèrent au pouvoir de l'iman.

Le chérif Hussein fut conduit à Zebid ; et là, comme de raison, il tenta de corrompre les soldats qui l'avaient fait prisonnier, et qui, appartenant à une tribu indépendante, ne voulaient le vendre à l'iman que sur leur estimation et non sur la sienne. Cette affaire d'argent entraîna des lenteurs. Ce n'est pas pour rien que l'on dit : – Génois, juif, Arabe. Les Arabes demandaient trop, l'iman de San'a n'offrait point assez : les négociations n'amenaient aucun résultat. Pendant ce temps le chérif Hussein était parvenu à corrompre quelques-uns de ses gardes, et négociait de son côté. Une correspondance s'était établie entre lui et sa famille, au moyen de lettres dont les agents faisaient des bourres, et qui passaient dans les canons de fusils, dont à un moment donné les tire-bourres les faisaient sortir. Les Arabes demandaient trois cent mille francs ; la famille trouvait que c'était cher, et marchandait. Enfin, sur les instances d'Hussein, devenues plus pressantes, elle se décida ; les trois cent mille francs furent envoyés aux gardiens d'Hussein, et les gardiens d'Hussein, fidèles à la parole engagée, le mirent à l'instant même en liberté.

Une fois libre, Hussein demande non plus du secours à Méhémet-Ali qui, par le traité de 1840, avait été dépouillé de toutes ces provinces, mais à la Porte qui envoya de D'jeddah, deux pachas, l'un gouverneur civil, l'autre commandant militaire, et trois ou quatre mille hommes de Nizam et d'irréguliers.

La circonstance était favorable pour la Porte. En même temps que ses troupes quittaient D'jeddah, l'iman de San'a apprenait que son cousin intriguait pour se faire nommer à sa place. Il se retira donc sans coup férir dans ses montagnes et les troupes du grand-seigneur trouvèrent l'Yémen délivré de ses agresseurs.

Quant à Hussein, qui n'avait pas su le garder et qui était cause de tout ce dérangement, il fut destitué et, redevenu chamelier comme auparavant, vit misérable en attendant qu'il essaie quelque intrigue à la suite de laquelle il mourra empoisonné dans un sorbet ou dans une tasse de café.

Depuis ce temps, le littoral appartient à la Porte ; seulement on dit que, dans une expédition entreprise dernièrement contre les montagnards, les troupes turques ont été cernées, et que, D'jeddah étant épuisé d'hommes, on a demandé du secours à Abbas pacha. Si le fait est vrai, quand le secours arrivera – s'il arrive –, tous les Turcs auront été empalés ou décapités.

Dès le commencement de toute cette bagarre, nos voyageurs, qui étaient dans la montagne, où, sur les indications des Arabes – les plus fausses de toutes les indications –, ils cherchaient des statues et où ils ne trouvèrent qu'une dizaine de pierres, comme les musulmans en élèvent en colonne à la tête de leurs tombeaux, nos voyageurs, disons-nous, se replièrent sur Zebid, d'où ils gagnèrent la mer. Une fois sur le littoral, ils le suivirent jusqu'à Hodeidah. Ce fut justement quelques jours après leur arrivée dans cette ville

que le chérif Hussein, comme nous l'avons dit, fut battu par l'ennemi ou plutôt abandonné par ses troupes à Bajil. Alors il fallut fuir Hodeidah à chaque instant menacé d'invasion. Chaque habitant commença donc à porter dans les barques ses objets les plus précieux. Il était temps : les parents du chérif, pour indemniser les soldats demeurés fidèles de ce qu'ils avaient perdu en ne le trahissant pas, avaient trouvé ce moyen ingénieux de leur permettre le pillage de la ville. Pendant ce pillage que les soldats s'étaient empressés de mettre à exécution, quelques Banians, négociants paisibles comme sont d'ordinaire les Indiens, avaient non seulement été dépouillés, mais encore le feu avait été mis à leurs maisons, — deux avaient été brûlés, un assassiné en essayant de fuir. Nos voyageurs, qui, en leur qualité de chrétiens, devaient s'attendre à pis encore si la chose était possible, se réfugièrent à bord d'une barque, laissant toutes leurs collections et tous leurs effets à Hodeidah. Ils arrivèrent à la barque, tant ils étaient pressés, avec une chemise, une trentaine de talaris, noués dans un coin de cette chemise et un fusil. De pain ou d'autres vivres de quelque nature que ce fût, il n'en était aucunement question.

On vécut donc d'oignons et de riz, comme ces anciens maçons égyptiens qui bâtissaient des pyramides.

Le lendemain, on partit pour gagner le littoral abyssin, par un temps épouvantable. La barque n'était pas pontée et embarquait à chaque instant des vagues : il en résultait que, comme elle était chargée de coton et que le coton absorbait l'eau, elle s'alourdissait de plus en plus, de sorte qu'il devenait clair que si l'on continuait de cheminer par un temps pareil, on coulerait à fond avant quarante-huit heures. Pour comble de joie, on tomba au milieu d'un quadrille de baleines que le



mauvais temps mettait en gaieté et dont les bondissements firent danser la barque bien autrement que ne le faisaient les vagues ; force fut donc de retourner en arrière. On mit le cap sur Kamran, îlot situé au nord d'Hodeidah, et l'on y relâcha vers le soir.

Aussitôt le calme revenu et les baleines parties, nos voyageurs se remirent à la mer, et, franchissant les quatre-vingts ou quatre-vingt-dix lieues qui séparent le Tehama arabe du Zambar abyssin, ils débarquèrent à Massaoua, autre îlot appartenant à la Porte, mais si voisin de la terre, que rarement les femmes prennent la peine d'appeler une barque et franchissent le détroit à la nage.

Là commencent les chasses, là commencent les descriptions merveilleuses de montagnes sans fin, de forêts immenses ; là les animaux sont encore entassés aujourd'hui, comme ils le seraient dans une portion du paradis, d'où on ne les eût pas chassés, et où ils eussent continué à se reproduire ; là commencent à défiler les troupes d'éléphants et les armées de cynocéphales ; là, à chaque pas, le voyageur se heurte au lion, à la panthère noire, au lynx, au phacochère ; là, l'antilope bondit, le python rampe, la hyène glapit ; malheureusement, au milieu de toutes ces excursions que Vaisière vous racontera lui-même, le roi de Tigré déborde dans le Zambar, comme l'iman de San'a a débordé dans le Tehama\*. Il envoie douze ou quinze mille hommes, deux de ses fils, deux de ses frères pour raser la citadelle d'Arkiko, que la Porte, propriétaire de Massaoua, a fait indûment bâtir sur la terre ferme. — Malade, presque mourant d'un rhumatisme aigu,

---

\* *Tehama* dans l'Yémen, *Zambar* dans l'Abyssinie et *Sahel* dans l'Algérie, signifient le *littoral*. Les noms changent, l'objet désigné reste le même.

Arnaud était resté à Massaoua ; mais Vayssière, jeune, alerte, bien portant, véritable Basque résistant à toutes les fatigues, chassait dans la montagne avec un Français, attaqué de nostalgie, que lui avait adressé M. Fresnel, afin qu'il le guérît par la distraction. – Et, en effet, notre compatriote était en voie de guérison, occupé à faire un civet de lièvre et à faire cuire sur un grès rougi des galettes au beurre, lorsque tout à coup ils voient les Bédouins qui s'arrachent les cheveux, poussent de grands cris, réunissent leurs troupeaux et se précipitent du haut des montagnes dans la vallée, où ils s'encombrent, pour gagner la mer.

Cette terreur, ce sont les Abyssins qui la causent ; – les Abyssins, qui ont franchi la frontière du Tigré, qui se précipitent dans le Zambar, violant les jeunes filles, émasculant les hommes, ouvrant le ventre des femmes enceintes pour voir si le fœtus est mâle ou femelle, et pour joindre, s'il est mâle, cet intime trophée aux trophées de tous les âges dont il doit compléter la collection. Huit jours après ils avaient dévasté le pays, volé cinquante mille têtes de bétail, émasculé deux mille hommes, enlevé sept ou huit cents enfants, éventré deux ou trois cents femmes.

Comme on le comprend bien, nos voyageurs ne les avaient pas attendus. Leur arrivée n'avait pas rendu le nostalgique plus gai, mais l'avait rendu plus alerte. Tous deux s'étaient précipités aussi vers la mer, et avaient fait, de sept heures du matin à huit heures du soir, trois journées ordinaires de marche.

Il n'y avait plus rien à faire en Abyssinie, nos voyageurs s'embarquèrent sur *la Grenouille*, navire français appartenant à M. Régis, de Marseille<sup>11</sup>.

En arrivant à D'jeddah, ils trouvèrent M. Fresnel engagé dans l'affaire qui le força à quitter le pays.

Voici cette affaire dans tous ses détails – il est bon qu'on la connaisse – ; vous y verrez, mon cher ami, notre façon habituelle de soutenir nos agents, fatale facilité qui ouvre à tout moment une porte à l'insulte.

Un soir, M. Fresnel, fatigué de tout un jour de travail, était allé se promener à cinq cents pas de la porte de la ville, au milieu d'un camp d'Arnautes. Tout à coup, un soldat ivre vient à lui, et lui tire presque à bout portant un coup de pistolet. Par bonheur, M. Fresnel se détourne, et la balle passe lui soufflant sur la joue. À côté de l'endroit où le fait venait de se passer, était une tente où se tenait couchée, sur une natte, une espèce d'officier porte-drapeau. – M. Fresnel va à l'officier.

« Tu as vu ce qui s'est passé, lui dit-il ; je suis le représentant du roi des Français, je demande réparation. »

« D'giour », murmure le Turc en lui tournant le dos.

M. Fresnel rentre dans la ville et se plaint au pacha, le pacha hausse les épaules et lui répond que ce qui est fait est fait.

Alors M. Fresnel s'adresse au gouvernement français, se plaint de l'Arnaut, se plaint de l'officier, se plaint du pacha ; mais le gouvernement français – qui craint tout comme Joad, même la Porte – répond à M. Fresnel qu'il a tort de se plaindre, et, comme pénitence d'avoir rapporté, l'envoie à Mossoul, le dernier de nos consulats depuis que Ninive n'est plus à découvrir, et où il attend cette fois que l'Arnaut qui tirera sur lui ne le manque plus.

Et je me hâte de dire que M. Fresnel ne me connaît pas, que ce n'est pas de lui que je tiens ces détails ; qu'il ignore que je les connais ; qu'il ignore surtout que je vais les rendre publics ; car notre gouvernement, toujours juste, après l'avoir puni par l'exil de s'être plaint

une première fois, pourrait bien le punir par la destitution de s'être plaint une seconde.

Vous n'avez donc rien à faire dans cette boutade, mon cher ami, ni vous, ni votre journal, ni M. Fresnel, ni M. Arnaud, ni M. Vaissière. La plainte est tout entière de moi, qui ne crains pas les caprices du gouvernement, qui peut décorer qui bon lui semble, mais qui ne peut ni m'exiler ni me destituer.

Quelques jours après cette aventure de M. Fresnel, la police turque, encouragée par l'impunité, fit une descente chez Vayssière et Arnaud, qui étaient sortis pour le moment, et, forçant les malles, mit tout sens dessus dessous, s'inquiétant peu des merveilleuses collections d'oiseaux, de quadrupèdes, de coquillages, de mollusques et d'algues, qui avaient coûté tant de peines aux pauvres voyageurs, et qu'ils retrouvèrent éparses et pêle-mêle sur le plancher.

Il fallait quitter le pays, qui n'offrait plus aucune sécurité à nos nationaux, même sous le pavillon national, MM. Fresnel, Vayssière et Arnaud partirent pour Le Caire, où ils arrivèrent sans accident.

Une fois au Caire, ils ne voulurent pas revenir en France sans avoir parcouru la Haute-Égypte. Après ce qu'ils venaient de faire, c'était une excursion à exécuter en voisins. Ils visitèrent donc Dendérah, Louqsor, Karnak, Gournah, les tombeaux du Biban-el-Molouk, les grottes de Beni-Hassan, après quoi, estimant qu'ils en ont assez fait pour une fois, ils redescendent le Nil, rentrent au Caire, et partent pour la France pendant que M. Fresnel part pour Mossoul.

Si ce qui est arrivé à notre consul était arrivé à un groom anglais, D'jeddah serait bombardé à cette heure.

Maintenant, cher ami, c'est le récit de cet aventureux voyage que vous allez, je l'espère, sur ma

## Table

Alexandre Dumas à Jules Martinet .....	7
Notes .....	35

### VOYAGE AU PAYS DE LA REINE DE SABA

Avertissement .....	43
Relation d'un voyage à Mareb (Saba) dans l'Arabie méridionale, .....	47
La digue et la ville de Mareb .....	105
<i>Note préliminaire</i> .....	105
<i>La digue</i> .....	107
<i>Inscriptions himyarites</i> .....	114

### EN ÉGYPTTE

À M. Alexandre Dumas .....	123
À M. Alexandre Dumas .....	125
Journal de deux voyageurs .....	127
<i>Le Caire, 1833</i> .....	127
<i>Mariage à l'égyptienne</i> .....	129
<i>La Place d'El-Ezbekieh</i> .....	136
<i>Méhémet-Ali</i> .....	150
<i>Le gendre de Méhémet-Ali</i> .....	158

VOYAGE AU PAYS DE LA REINE DE SABA

<i>La fille de Méhémet-Ali</i> .....	173
<i>Les Européens en Égypte</i> .....	181
<i>Les Français en Égypte</i> .....	185
<i>Turki-Bilmez</i> .....	195
Appendice .....	217
<i>Arnaud et Vayssière à A. Dumas</i> .....	217
À la recherche d'Arnaud et de Vayssière, explorateurs disparus .....	227
<i>Biographie/Bibliographie</i> .....	227
<i>La première préface</i> .....	229
<i>La seconde préface</i> .....	234
<i>Vayssière retrouvé</i> .....	241
<i>À la recherche d'Arnaud</i> .....	248
Notes .....	251
Chronologie de Thomas Joseph Arnaud et Alexandre Vayssière .....	259

N° d'édition :L.01EUCN000374.N001

Dépôt légal : juin 2011